

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Bernard ATHANASIADES

Le cœur enfoui de Thérèse Desqueyroux

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1985, tome 81, p. 141-148

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Le cœur enfoui de Thérèse Desqueyroux

Dans l'œuvre si vivante et si vraie de François Mauriac, le personnage de Thérèse Desqueyroux est certainement l'un des plus fascinants et des plus mystérieux. Un être d'obscurité et de clarté, de misère et de grandeur, dont l'appel ou le refus se prolongent au cours des jours et des nuits, des mois, des saisons et des années, comme une voix tour à tour impérieuse et brisée, comme un silence vigilant ou déçu. Voix et silence qui se perdent dans la rumeur infinie des pins d'Argelouse et que protègent les ténèbres douces ou menaçantes. Voix inapaisée et silence inquiet qui sont attente, désenchantement et parfois espérance.

Thérèse, Mauriac la crée de ses souvenirs les plus précis et les plus personnels :

*J'ai vu, de mes yeux vu, à quinze ans, Thérèse Desqueyroux souffrir et mourir.*¹

*Entre plusieurs sources de « Thérèse Desqueyroux », il y a eu certainement la vision que j'eus, à dix-huit ans, d'une salle d'assises, d'une maigre empoisonneuse entre deux gendarmes.*²

Personnage de réalité certes, Thérèse sera bien davantage personnage de création romanesque, acquérant par là même une autre réalité, plus intense et plus vaste, celle que donne la vérité de l'art.

*Avec ce que la réalité me fournit, je vais construire un personnage tout différent et plus compliqué.*²

¹ *Nouveaux Mémoires intérieurs.*

² *Le Romancier et ses Personnages.*

Un personnage plus dense que les pâles silhouettes rencontrées ici ou là, une héroïne connue et inconnue, vivante et qui, dira Mauriac, « me pousse et m'entraîne vers des horizons que d'abord je n'avais pas entrevus »³ ; en effet, on perçoit en elle ce chant profond et cette révélation tragique qui définissent toute aventure humaine.

Pendant près de dix ans, Thérèse Desqueyroux restera au centre de la création romanesque de Mauriac. De 1927 à 1935, à travers deux romans, deux nouvelles et d'autres brèves évocations, elle vivra son fragile bonheur et sa longue misère.

Mauriac a longtemps retenu en lui cette « ombre douloureuse » car il en est à la fois le maître et le complice.

*Thérèse, beaucoup diront que tu n'existes pas. Mais je sais que tu existes, moi qui, depuis des années, t'épie et souvent t'arrête au passage, te démasque.*⁴

*Car la vérité est que j'aime mes plus tristes personnages et que je les aime d'autant plus qu'ils sont misérables.*⁵

Dans un bref récit inachevé, datant de 1927 et portant le titre rousseauiste de *Conscience, instinct divin*, Mauriac esquisse en quelques pages un premier dessin de son personnage déjà habité « de la tentation d'anéantir et du désir de sauver ». Mais c'est évidemment le roman paru en 1927, *Thérèse Desqueyroux*, qui va donner la pleine vérité de cet être qui souffre et qui fait souffrir, de cette prisonnière et empoisonneuse, de cette empoisonneuse parce que prisonnière, de cette prisonnière parce que empoisonneuse, de cette âme trouble et insatisfaite qui « remonte à la source de son acte » pour comprendre et pour se comprendre.

Plus tard, au chapitre IX du roman publié en 1930, *Ce qui était perdu*, Thérèse sera cette « créature aux abois (...) et telle que la douleur la façonne, la pétrit », que le jeune Alain Forcas rencontre tard le soir dans un parc

³ *Le Roman*.

⁴ *Thérèse Desqueyroux*, 1^{re} page.

⁵ *Le Romancier et ses Personnages*.

parisien. Ebauche d'une confidence de la femme meurtrie et fatiguée à une sorte d'adolescent d'autrefois.

Deux nouvelles du recueil *Plongées*, écrites en 1933, permettent de retrouver la trace de Thérèse. Mauriac y représente « deux tentatives de plongée dans les périodes obscures de ce destin ».

« Thérèse chez le docteur » montre le désarroi, au seuil de la dernière porte et aux confins d'une forme de folie, d'un être menacé qui, le cœur et le corps exténués, appelle au secours, en vain :

*Sauvez-moi, docteur. (...) Quelle est cette puissance qui envahit parfois ces êtres au visage d'ange ? (...) Croyez-vous que le mal soit quelqu'un ?*⁶

« Thérèse à l'hôtel », sur le ton d'une confidence plus apaisée et plus sereine, évoque la rencontre de cette « créature la plus errante au monde et la plus abandonnée » avec un jeune homme qui lui redit la vie et l'espoir :

Je gagerais que votre âme est très malade, affreusement malade, mais encore vivante. (...) Tout est devant vous et vous ne le savez pas.

*Je m'enfonçai de nouveau dans le jardin, pleurant comme je pleure quelquefois : des larmes pressées, qui ruissellent sans effort, sans même que mon visage se contracte. J'attendis longtemps la fin de cet orage, jusqu'à ce que le vent de la nuit eût rafraîchi ma figure brûlée.*⁷

En 1935, un roman au titre très beau et symbolique *La Fin de la Nuit* met un terme à ce qu'on appelle parfois le cycle de Thérèse Desqueyroux. Quinze ans ont passé depuis ce matin de printemps où Bernard a laissé Thérèse sur une terrasse parisienne, livrée à elle-même et au hasard, au milieu de « la forêt vivante ». Mais le temps importe-t-il vraiment ? Tout recommence toujours, de l'empoisonnement des corps à l'empoisonnement des âmes, de la souffrance du corps à la souffrance de l'âme. Dans la solitude parisienne, la quête de Thérèse s'approfondit et le mystère s'épaissit. Son pouvoir de séduction et son pouvoir de destruction sont restés les mêmes. Elle côtoie l'abîme, pour s'y perdre ou pour s'y retrouver peut-être, car elle connaît sa

⁶ *Plongées*, Thérèse chez le docteur.

⁷ *Plongées*, Thérèse à l'hôtel.

misère, jusqu'à ce retour à Argelouse, aux pins de son enfance et à leur plainte humaine, jusqu'à l'aube finale.

La mort se dressait entre cette femme exténuée et la meute qu'elle imaginait sur sa trace.

Ne t'inquiète pas de moi... maintenant tu pourras me laisser seule : je n'ai plus peur.

*Je ne fais rien. J'écoute sonner les heures. J'attends la fin de la vie. (...)
La fin de la vie, la fin de la nuit.*⁸

Est-ce alors le terme de ce parcours ? Oui peut-être, dans l'ordre naturel. Mais pour Mauriac comme pour Pascal, tout ne prend véritablement son sens que dans l'ordre surnaturel, et là rien n'est jamais fini, ou plutôt tout reste suspendu au bord de l'infini.

Dans le prolongement de cet univers littéraire intense et émouvant, il faut mentionner le film que Georges Franju a réalisé en 1962, *Thérèse Desqueyroux*, avec Emmanuelle Riva dans le rôle de Thérèse. Non seulement pour la fidélité au texte et à l'intrigue du roman — l'auteur et son fils Claude ont collaboré étroitement avec le cinéaste — mais pour la saisie subtile de la poésie de Mauriac, de ce monde de lumière et d'ombre, d'ardeur solaire et de fraîcheur nocturne, pour la récréation, par l'image, de la poésie de la terre, du vent dans les pins, des nuages dans le ciel, de l'eau, des bruits et du silence. Certes une part de la spiritualité de Mauriac s'est perdue, mais la remarque du romancier à propos de l'interprète de son héroïne : « Elle est Thérèse » rattache infailliblement le film au roman, comme un reflet ou une ombre projetée.

Thérèse Desqueyroux est un personnage de l'attente : attente de l'amitié, de l'amour, du bonheur, des autres, de Dieu. Anne de La Trave, son amie d'enfance qui deviendra sa belle-sœur, représente le retour aux « beaux étés », à « ces aubes toutes pures », à ces « matinées trop bleues », à cette amitié faite de tendresse et de lumière ardente. Puis, avec

⁸ *La Fin de la Nuit*, chap. XI, XII, XIII.

Bernard Desqueyroux, l'amour se fonderait sur la sécurité, l'ordre, la conjonction des intérêts, car Thérèse aussi a « la propriété dans le sang ».

Mais Thérèse possède cette lucidité supérieure de ceux qui souffrent et elle sait, ou croit savoir, par expérience malheureuse, « que le bonheur n'existe pas ». Et son attente déçue laisse monter en elle, comme un sanglot amer, l'immense regret des choses qui ne sont pas :

Dire qu'elle a cru qu'il existait un endroit du monde où elle aurait pu s'épanouir au milieu d'êtres qui l'eussent comprise, peut-être admirée, aimée !⁹

Cet ordre pascalien du cœur qu'elle aperçoit par instants et auquel elle aspire, c'est une lumière dans sa nuit. Et ce Dieu qu'elle cherche mystérieusement parfois et qu'elle ne trouve pas encore

S'il existe cet Etre (...) , puisqu'il existe, qu'il détourne la main criminelle avant que ce soit trop tard — et si c'est sa volonté qu'une pauvre âme aveugle franchisse le passage, puisse-t-Il, du moins, accueillir avec amour ce monstre, sa créature.¹⁰

Paroles d'une humilité et d'une dérélition toutes baudelairiennes, redites si souvent par ces blessés de l'amour et de la vie, par ces êtres chargés de chaînes que sont les personnages de Mauriac, paroles redites comme un appel venu des profondeurs de leur « cœur enfoui ».

Ah ! qu'il est long pour Thérèse le chemin du désenchantement ; les êtres n'ont pas répondu à son attente ; ni l'amitié ni l'amour n'ont comblé son cœur assoiffé ; c'est alors qu'elle crut « pénétrer dans un tunnel indéfini », et c'est alors aussi qu'elle plonge véritablement dans le silence d'Argelouse, ce silence qui « cerne la maison, comme solidifié dans cette masse épaisse de forêt où rien ne vit ». Les semaines et les mois démesurés d'Argelouse comme plus tard les douloureuses années parisiennes ne sont que les étapes mornes d'une vie errante et solitaire. Errance et solitude de l'âme dans un désert d'ennui, où le désir de nuire et de corrompre se heurte parfois à la volonté de secourir ou d'aider. Détruire le bonheur de sa fille Marie, ainsi

⁹ *Thérèse Desqueyroux*, chap. IX.

¹⁰ *Thérèse Desqueyroux*, chap. X.

qu'elle a détruit naguère le bonheur de son amie Anne, quelle affreuse tentation, mais quelle dure malédiction aussi, car pourquoi agit-elle, ou qui agit en elle ? le sait-elle et l'a-t-elle jamais su ?

*Je ne sais pas ce que j'ai voulu. Je n'ai jamais su vers quoi tendait cette puissance forcenée en moi et hors de moi : ce qu'elle détruisait sur sa route, j'en étais moi-même terrifiée.*¹¹

C'est la terreur de Phèdre, libre et enchaînée tout à la fois ; c'est le soleil noir de la tragédie qui aveugle ou éclaire Thérèse au long de sa désespérance. Elle côtoie l'abîme, vertigineusement. Mais la malédiction est aussi un signe d'élection et les plus grands maudits pourraient devenir de grands bénis. Damnation et rédemption s'appellent ; Mauriac le dira plus tard :

*Ceux qui semblent voués au mal, peut-être étaient-ils élus avant tous les autres, et la profondeur de leur chute donne la mesure d'une vocation trahie. Il n'existerait pas de bienheureux s'ils n'avaient détenu le pouvoir de se damner ; peut-être ceux-là seuls se perdent qui eussent pu devenir des saints.*¹²

Il faut découvrir alors dans une perspective nouvelle le drame de Thérèse. Il faut mieux comprendre son geste criminel. L'empoisonnement de son mari, qu'elle laisse s'accomplir d'abord « par paresse » et « par fatigue », puis « par curiosité », ce geste funeste qu'elle renouvellera minutieusement par la suite « pendant tout un hiver » pourrait aussi, d'une certaine manière, se révéler un geste salutaire. Tentative coupable et libératrice où se mêlent obscurément le Mal et le Bien, l'acte de mort deviendrait également acte de vie. « Etiam peccata », disait déjà saint Augustin. La réponse de Thérèse, en forme de boutade, à l'ultime question de Bernard est à lire dans ce sens :

*J'allais vous répondre : « Je ne sais pas pourquoi j'ai fait cela » ; mais maintenant, peut-être le sais-je, figurez-vous ! Il se pourrait que ce fût pour voir dans vos yeux une inquiétude, une curiosité — du trouble enfin : tout ce que depuis une seconde j'y découvre.*¹³

¹¹ *Thérèse Desqueyroux*, chap. II.

¹² *Les Anges noirs*, chap. XIV.

¹³ *Thérèse Desqueyroux*, chap. XIII.

Dans les dernières pages de *La Fin de la Nuit*, c'est-à-dire presque au terme de cette longue route de souffrance et de solitude, Georges, le jeune homme aimé de Marie et qui voit clair dans les cœurs, aura ces paroles révélatrices qui vont au centre même de l'aventure intérieure de Thérèse et de son pouvoir sur les êtres :

*Je lui dirai. (...) Qu'elle pouvait s'endormir sans inquiétude à son sujet ; qu'elle ne lui avait fait aucun mal ; qu'elle n'avait fait de mal à personne ; que c'était sa mission d'entrer profondément dans les cœurs à demi morts pour les bouleverser ; qu'elle mordait à même, jusqu'au tuf d'un être, et qu'alors il était assuré de donner son fruit.*¹⁴

S'ouvre alors la voie de l'espérance. C'est Mauriac lui-même d'ailleurs qui dit, au terme de la page liminaire de *Thérèse Desqueyroux* : « Du moins, sur ce trottoir où je t'abandonne, j'ai l'espérance que tu n'es pas seule. » Mais c'est Thérèse qui cherche, en une quête patiente et douloureuse à travers la nuit et le silence, et c'est Thérèse qui trouve.

Combien de fois elle voudrait apaiser la blessure de son cœur et laver son visage brûlé à l'eau des sources ! De son monde clos et misérable, elle aspire à la tendresse et verse « quelques pauvres larmes », ces larmes qui « coulent entre ses doigts, plus chaudes et plus pressées qu'aux jours de son enfance »¹⁵ ; elle demande pardon, elle invoque la lumière dans la transparence de l'aube, elle entrevoit une présence cachée :

*La fenêtre était ouverte ; les coqs semblaient déchirer le brouillard dont les pins retenaient entre leurs branches des lambeaux diaphanes. Campagne trempée d'aurore. Comment renoncer à tant de lumière ? (...) Thérèse n'est pas assurée du néant. Thérèse n'est pas absolument sûre qu'il n'y ait personne.*¹⁶

Thérèse coupable et innocente, condamnée et absoute, Thérèse entre l'abandon et le salut est un être de dualité ; elle ressent au plus intime d'elle-même la double postulation baudelairienne vers le bien et vers le mal. « Ange

¹⁴ *La Fin de la Nuit*, chap. XIII.

¹⁵ *La Fin de la Nuit*, chap. II.

¹⁶ *Thérèse Desqueyroux*, chap. X.

plein de passions », disait-on d'elle dans son adolescence. Thérèse toujours la même, ténébreuse et ardente, solaire et nocturne :

*La femme perdue de ce soir, c'est bien le jeune être radieux qu'elle fut durant les étés de cet Argelouse où voici qu'elle retourne furtive et protégée par la nuit.*¹⁷

Thérèse bourreau et victime, sainte et sorcière, la plaie et le couteau, mais Thérèse vivante et qui a, selon les mots mêmes de Mauriac,

*le pouvoir départi aux créatures les plus chargées de fatalité, — ce pouvoir de dire non à la loi qui les écrase.*¹⁸

Mais c'est au bout de sa nuit et au creux de son silence, c'est-à-dire au terme de sa vie, qu'elle trouvera la paix et qu'elle percevra sa profonde unité, celle d'un être d'ombre et de lumière mêlées, dont le cœur enfoui n'a pas battu en vain.

Bernard Athanasiadès

¹⁷ *Thérèse Desqueyroux*, chap. II.

¹⁸ Préface à *La Fin de la Nuit* (1935).